

La réalité des sexes : une dimension incontournable de la condition humaine

Rhéa Jean

Number 4, 2022

De la *French Theory* à la déconstruction du monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1098605ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1098605ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (print)

2562-5381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, R. (2022). La réalité des sexes : une dimension incontournable de la condition humaine. *Cahiers Société*, (4), 229–262.
<https://doi.org/10.7202/1098605ar>

Article abstract

This article proposes to show the impasses of the ideology of gender identity. By drawing on the philosophy of language and Husserlian phenomenology, it is first a question of showing that this ideology creates confusion in relation to the way in which we intersubjectively designate the common world through the words we use. It is also to argue that by getting people to buy into their Newspeak, this ideology alters our common understanding of the words 'woman' and 'man' and undermines women's sexo-specific rights. By referring, among others, to the philosophers Kathleen Stock and Sylviane Agacinski, the subject emphasizes the primacy of the body in relation to social norms. Finally, the article aims to make the reader aware of abuses such as medicalization (affecting minors) based on a subjective identity as well as an attack on the freedom of expression of people criticizing this ideology.

© Collectif Société, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La réalité des sexes : une dimension incontournable de la condition humaine

Rhéa JEAN
Philosophe

En 2018, deux campagnes publicitaires au Royaume-Uni ont suscité des réactions et sont, à notre avis, révélatrices des tensions politiques contemporaines qui sont en jeu concernant la question du sexe et du genre. D'un côté, une projection sur l'édifice abritant le ministère de la Justice britannique, sous l'initiative du magazine *Dazed*, indiquait ainsi : « *REPEAT AFTER US: TRANS WOMEN ARE WOMEN* » (« Répétez après nous : les femmes trans sont des femmes »). L'injonction était alors de répéter cette nouvelle « vérité », telle une nouvelle catéchèse *queer*. L'autre campagne était un panneau d'affichage sur lequel on pouvait lire le mot « femme », suivi de sa définition : « Nom. Femelle adulte de l'espèce humaine ».

Cette campagne s'inscrivait dans le mouvement Standing for Women, un groupe féministe qui finance ses actions par la vente de T-shirts rappelant cette définition. En dépit du fait que cette définition est celle qui est le plus souvent associée à ce mot, c'est cette campagne qui a davantage été l'objet de polémiques : certains ont demandé le retrait du panneau publicitaire, sous prétexte qu'il rendrait mal à l'aise les personnes transgenres. Stonewall, le principal lobby LGBT au Royaume-Uni,



Voir le blogue de Lara Adams-Miller (<https://medium.com/@LaraAdamsMiller>), 13 mai 2019.



Posie Parker (Kellie-Jay Keen-Minshull), provient du site de la BBC News (<https://www.bbc.com/news/uk-45650462>), 26 septembre 2018.

a également protesté contre cette publicité. Rappeler la définition de ce qu'est une femme serait donc, pour une partie de la population, une offense ayant un caractère « transphobe ». Il nous faudrait plutôt répéter la novlangue imposée par cette idéologie et affirmer que les hommes s'identifiant comme femmes sont réellement des femmes. Nous faudrait-il alors modifier les dictionnaires et les livres de biologie pour éviter d'offenser ?

Le point de vue féministe

D'un côté, on trouve des féministes dont le but principal est de maintenir les droits durement acquis par les femmes (rappelons que dans certains pays, il reste encore beaucoup à faire). Ces féministes, que l'on retrouve partout dans le monde, pas seulement au Royaume-Uni, peuvent se considérer comme universalistes, matérialistes, radicales ou ne se revendiquer d'aucune de ces dénominations ; elles peuvent parfois s'opposer sur certains sujets, mais ce qu'elles ont en commun, c'est la défense des droits des femmes, s'appuyant d'abord sur la reconnaissance de ce qu'est une femme. Peut-on, en effet, parler de droits des femmes si l'on change la définition de ce qu'est une femme ?

Les droits des femmes sont sexospécifiques, ils impliquent une reconnaissance de ce que sont les femmes. Comment défendre, par exemple, l'importance des lieux non mixtes pour les femmes si on ne peut plus définir ce qu'est une femme ? Comment s'assurer que les femmes puissent participer à des compétitions sportives équitables si des hommes ont le droit de s'autodéclarer femmes et de s'inscrire dans les compétitions de sport féminin ? Comment assurer une parité en politique si des hommes peuvent rejoindre les rangs des candidatures féminines ? Ces féministes critiquent le « genre », c'est-à-dire le rôle social attribué aux femmes et aux hommes. Elles sont critiques également du fait que l'identité de genre soit dorénavant considérée comme un équivalent du sexe, ou même remplace la notion de sexe (une personne serait femme ou homme non pas en fonction de son sexe, mais de son identité de genre).

En plus de remettre en question des acquis en termes de droits des femmes, cette idéologie de l'identité de genre met à mal notre rapport à la réalité. De plus, ses dérives dans les milieux médicaux et pharmaceutiques, en particulier celles qui touchent au traitement des mineurs, devraient susciter l'inquiétude de chaque citoyen, peu importe son allégeance politique, son sexe ou sa classe sociale. Ce sont toutefois les féministes qui ont le plus souvent sonné l'alarme à ce sujet, s'inquiétant de l'impact des bloqueurs de puberté (inhibiteurs d'hormones) sur la croissance des jeunes traités pour « dysphorie de genre », ainsi que de l'impact des mastectomies et des opérations des organes génitaux effectuées sur de jeunes patients. Ces pratiques trouvent leur justification dans une théorie pseudo-scientifique sur les genres, qui s'avère hautement discutable par le fait qu'elle n'est pas basée sur des preuves. La

réflexion féministe sur les rapports entre les sexes, sur les rôles sociaux de sexe, sur les mutilations génitales et sur le rapport problématique des sociétés au corps des femmes et à leur sexualité peut contribuer grandement à jeter un éclairage pertinent sur l'idéologie de l'identité de genre à laquelle fait face la société actuelle, même si d'autres approches peuvent aussi contribuer à cette réflexion.

Les féministes qui s'avèrent critiques de l'idéologie de l'identité de genre s'opposent généralement au courant postmoderne affectant le féminisme universitaire, de même qu'une bonne partie du féminisme à l'extérieur du milieu universitaire. Ce courant féministe postmoderne, que l'on retrouve en particulier dans l'approche *queer* de Judith Butler, s'éloigne des visées universalistes et opte pour une fragmentation des idéaux et groupes d'appartenance. Le courant intersectionnel du féminisme¹ a subi cette influence du postmodernisme, même si, au départ, ce courant cherchait simplement à rendre compte des oppressions multiples et à rectifier des rapports hiérarchiques dans la société. Le courant intersectionnel a cependant de plus en plus entraîné une fragmentation des luttes, une complaisance dans le statut d'opprimé et une reconfiguration des identités. Par exemple, un homme hétérosexuel peut se déclarer « femme transgenre lesbienne » et réclamer alors un triple statut d'opprimé, alors que sa situation initiale, dans le cadre d'un intersectionnalisme de ce type, le désignait d'office comme un « privilégié ».

Les féministes n'ayant pas cédé au courant postmoderne et aux dernières tendances des mouvements *queer* et intersectionnel continuent de défendre les droits des femmes. Elles peuvent se définir comme universalistes, radicales ou matérialistes et n'ont pas été séduites par le *rebranding* néolibéral ayant vidé de son sens le slogan « mon corps, mon choix », en faisant de la prostitution et des mutilations génitales des « choix » légitimes au même titre que l'avortement. Au contraire, ces féministes défendent l'intégrité du corps et de la sexualité des femmes. Dans cette optique, les femmes ne devraient pas subir de pressions économiques ou sociales pour effectuer des actes sexuels ou pour modifier leur corps. Il est donc nécessaire pour ces féministes d'interroger les pressions que peuvent rencontrer les femmes dans ce qu'une vision néolibérale et superficielle peut qualifier de « choix ». Pour elles, la liberté du sujet autonome, telle que promue par la pensée moderne, ne doit pas être confondue avec la liberté des marchés et avec « la sollicitation médiatique, communicationnelle et informatique continue de la subjectivité² » que l'on trouve dans la postmodernité. Ces féministes considèrent l'individu comme s'inscrivant

1. La perspective intersectionnelle du féminisme a été développée par la juriste Kimberlé Crenshaw, cherchant à parler spécifiquement de l'intersection entre le racisme et le sexisme vécus par les femmes afro-américaines. Crenshaw a elle-même dénoncé la distorsion de son concept par certains militants.

2. Michel Freitag, « De la terreur au meilleur des mondes. Globalisation et américanisation du monde : vers un totalitarisme systémique ? », dans Daniel Dagenais (dir.), *Hannah Arendt, le totalitarisme et le monde contemporain*, PUL, 2003, p. 360.

dans une société dans laquelle des projets, des changements, des ruptures peuvent émerger, mais sans qu'il faille pour autant nier son inscription dans une continuité, qui est d'abord celle des vivants, mais aussi celle de locuteurs. L'approche postmoderne tend au contraire à concevoir la volonté de l'individu comme toute-puissante, tout en niant qu'elle s'inscrit dans différentes influences. Il s'agit donc d'un aveulement à se croire un individu tout-puissant pouvant remettre en question son sexe, voire son humanité (dans le cadre de visées transhumanistes), mais si peu les inégalités économiques et le sexisme encore très présents dans nos sociétés.

Ces féministes continuent donc à défendre l'intégrité corporelle des femmes et le besoin, dans certains contextes, de lieux non mixtes afin d'assurer leur protection ou de faciliter leur prise de parole. Un « espace protégé », tel qu'on l'entendait avant le détournement de son sens, c'est-à-dire des toilettes pour femmes, des prisons pour femmes, des refuges pour femmes violentées, etc. (On applique dorénavant cette idée d'espace protégé à des lieux d'enseignement et pour censurer certaines paroles considérées contraires à la protection de certains groupes d'individus dans ces lieux. Il s'agit d'un détournement de sens de ce qui fut une demande légitime des femmes.) Nombreuses sont ces féministes qui estiment que la remise en question actuelle de la définition de ce que sont une femme (une femelle adulte de l'espèce humaine) et un homme (un mâle adulte de l'espèce humaine) est absurde et ne correspond à aucune découverte scientifique remettant en question cette définition. Définir les hommes et les femmes par des identités de genre correspond alors à des fictions pouvant être entérinées par le droit, mais ne correspond pas à des réalités observables du monde.

Le point de vue des militants de l'identité de genre

Le groupe militant auquel ces féministes font face est celui des militants de l'identité de genre, qu'ils soient transgenres ou qu'ils se qualifient d'alliés de ces derniers. Ces militants prennent de plus en plus de place dans l'espace médiatique et plaident pour des changements de lois. Ils cherchent à imposer une nouvelle conception des hommes et des femmes, basée sur la notion d'identité de genre : être femme ou homme reviendrait à « s'identifier » comme tel. Mais comment est-ce possible de s'identifier à une femme ou à un homme si on n'est pas en mesure de définir d'abord ce qu'ils sont ? Nous verrons que cette idéologie de l'identité de genre est caractérisée par de nombreuses contradictions et par un manque d'arguments logiques. Sa propagation dans la société, entérinée par les médias, les gouvernements et le milieu de l'éducation, sous couvert d'ouvrir les esprits, a plutôt pour résultat de les embrouiller.

Revenons donc à cette campagne, au Royaume-Uni, projetant le nouveau mantra de ce courant de pensée, en nous demandant de le répéter (car un mensonge répété plusieurs fois ne devient-il pas « vérité » ?) : « Les femmes trans sont des femmes ». Notons que nous utiliserons pour notre part le terme « *transfemme* » en

tant qu'adjectif qualifiant certains hommes (qui se disent femmes). Nous dirons donc un « homme *transfemme* » afin de mettre l'accent sur le fait qu'il s'agit bien d'un sujet homme, accompagné du prédicat « *transfemme* » (c'est-à-dire un homme qui se dit femme). C'est la même logique qui s'applique lorsque nous disons « femme *transhomme* » (une femme qui se dit homme). Nous utilisons « femme trans (ou transgenre) » et « homme trans (ou transgenre) » uniquement lorsque nous rapportons les paroles de ceux qui utilisent cette terminologie, c'est-à-dire les militants de l'identité de genre, qui créent une confusion en utilisant l'expression « femme trans » pour parler d'un homme s'identifiant comme femme. En effet, le fait d'utiliser le sujet « femme » suivi de l'adjectif « trans » fait croire qu'il s'agit d'une femme, alors que, dans les faits, il s'agit d'un homme. En utilisant l'expression « homme *transfemme* » à propos d'un tel individu, nous insistons sur le fait qu'il est d'abord (biologiquement) un homme. Le terme « *transfemme* » comme adjectif réfère au courant social auquel ces hommes s'associent, même si nous reconnaissons que ces derniers ne « transcendent » aucunement ce qu'est une femme ou encore le genre féminin (étymologiquement, « trans » veut dire « au-delà »)³. D'ailleurs, l'expression « femme transgenre » devrait plutôt, logiquement, désigner des femmes qui ne correspondent pas au « genre » (rôle social) féminin, car elles *transcendent* ce genre (elles sont « au-delà » du genre, elles le dépassent). Quant aux hommes qui se disent « femmes transgenres », il serait, en fait, plus logique de les désigner par l'expression « hommes transgenres », puisqu'ils sont des hommes qui *transcendent* le genre masculin (en adoptant le genre féminin). Le fait que l'utilisation courante de ces expressions soit une inversion de leur signification étymologique contribue à la confusion actuelle dans la population.

Il y a plusieurs choses à dire sur une telle campagne publicitaire⁴. D'abord, notons cette façon qu'ont ces militants d'utiliser une quasi-tautologie pour faire reconnaître

3. Certaines féministes qui sont critiques de l'identité de genre préfèrent utiliser l'expression « hommes transidentifiés » pour parler de ces hommes, mais il arrive fréquemment que des gens confondent cette expression avec « homme trans », qui réfère, dans le langage des idéologues du genre et dans les médias, à des femmes qui se disent hommes (ce que nous nommons des femmes *transhommes*). En proposant les expressions « homme *transfemme* » et « femme *transhomme* », nous cherchons à rendre explicite le fait que le sujet s'avère être un homme ou une femme (d'un point de vue biologique), et que l'adjectif réfère à la façon dont il est perçu socialement et au mouvement social dans lequel il s'inscrit. Nous pensons également que l'expression « hommes transidentifiés » n'indique pas assez précisément à quoi ces hommes s'identifient (ainsi, un homme qui s'identifie à une autre espèce ou à une autre catégorie « raciale » pourrait-il être inclus dans cette expression ?).

4. Concernant ce mantra, Allan Stratton relève sa dimension religieuse : « Selon la doctrine catholique de la transsubstantiation, la bénédiction d'un prêtre transforme la substance matérielle des hosties et du vin de communion en le corps et le sang réels du Christ, même si les hosties et le vin conservent leur apparence extérieure. Les partisans de la suprématie du genre ont une doctrine comparable – appelons-la transgenration (*transgenderation*) – selon laquelle les fidèles doivent croire, littéralement, que “les femmes trans sont des femmes”. » Allan Stratton, « Rescuing the radicalized discourse on sex and gender » ; en ligne : <<https://quillette.com/2021/07/27/rescuing-the-radicalized-discourse-on-sex-and-gender-part-two-of-a-three-part-series/>>, consulté le 13 janvier 2023. Notre traduction.

comme une « évidence » leur slogan : puisque « femme trans » contiendrait, dans ce cas-ci, le sujet « femme » et le prédicat « trans », il serait donc évident, de manière tautologique, que les « femmes trans » seraient des « femmes », au même titre que les femmes blanches sont des femmes, les femmes noires sont des femmes, les femmes handicapées sont des femmes, etc. Remettre en question cela serait donc remettre en question une évidence. Or, un tel slogan vise justement à faire admettre comme évidence ce qui, en fait, est un mensonge, les « femmes trans » étant biologiquement des hommes. Ce sont des hommes transidentifiés, *transfemmes*, bref qui s'identifient comme femmes ou veulent être reconnus comme telles. Le fait de répéter ces slogans mensongers vise à imposer une idéologie qui n'est basée sur rien d'autre qu'une croyance en une « identité de genre » qui serait interne, ce qu'on ne peut prouver. Cette « identité » aurait préséance sur la définition courante du mot « femme » : femelle adulte de l'espèce humaine.

Ce n'est pas pour rien que de plus en plus de gens font des parallèles entre cette idéologie et la forme de totalitarisme que l'on retrouve dans le roman *1984* de George Orwell : il s'agit à la fois d'imposer un nouveau lexique, une novlangue, et de modifier l'histoire. Dans ce roman, les journaux du passé sont modifiés en fonction des événements présents : ainsi, si tel personnage devient un « ennemi » aux yeux de la propagande politique, on n'hésitera pas à effacer sa mention dans les journaux du passé, de sorte qu'une recherche concernant cet individu ne mènera à aucun résultat. En 1949, l'année de sa parution, nous étions encore loin du développement d'Internet et de son utilisation quotidienne, telle qu'elle est possible aujourd'hui. Cette technologie nous permet en quelque sorte de réaliser la « prophétie » d'Orwell. Ainsi, dès qu'une personnalité publique annonce sa transition de genre, on assiste en très peu de temps à la modification des informations la concernant. Par exemple, dernièrement, l'actrice Ellen Page, devenue Elliot, a vu sa page Wikipédia modifiée quelques heures après avoir déclaré être transgenre. Ces changements d'informations donnent lieu à des résultats farfelus (mais, qu'importe, puisque l'idéologie de l'identité de genre y est triomphante !). Ainsi, on y apprend qu'Elliot a fait son *coming out* de lesbienne il y a quelques années (étrange information que celle d'un « homme » qui se déclare lesbienne)... Dans le même ordre d'idées, on apprend également que Caitlyn Jenner (anciennement Bruce) est une « femme » ayant battu, en 1976, tous les records en décathlon, catégorie masculine. Cette réécriture de l'histoire, rappelant le roman d'Orwell, laisse croire qu'Ellen Page, en devenant Elliot, aurait toujours été un « garçon » et que Bruce, en devenant Caitlyn, aurait toujours été une « fille ». Car, pour les défenseurs de l'idéologie de l'identité de genre, le fait d'être homme ou femme ne dépendrait aucunement des chromosomes et des organes génitaux : il prendrait sa source dans une mystérieuse « identité », un sentiment par rapport à soi, qu'on ne peut définir autrement que de manière circulaire (on serait femme parce qu'on s'identifie comme telle, tout simplement !) et qu'il n'est pas possible de vérifier extérieurement (l'expression de cette « identité » servant de preuve irréfutable).

Les mots et le monde commun

Face à cette redéfinition des hommes et des femmes, basée sur quelque chose qu'on ne peut prouver et qui dépend de la profession de foi de celui qui déclare son « identité de genre », il n'est pas étonnant que des féministes répliquent en rappelant la définition première de ce qu'est une femme (« femelle adulte de l'espèce humaine »), la définition première des dictionnaires étant celle qui correspond au numéro 1 (lorsqu'il y en a plusieurs), donc la définition la plus courante. (Dans le cas de « femme », on trouve, après la première définition, la définition secondaire suivante : « épouse ».) S'il est vrai que les mots que nous utilisons sont arbitraires, sont le résultat d'un processus historique et culturel, il n'en demeure pas moins qu'ils sont essentiels à la compréhension d'un « monde commun ». Les mots nous servent à reconnaître de manière intersubjective les objets qui nous entourent.

Husserl a montré comment l'intersubjectivité de multiples sujets nous permet de constituer un monde objectif commun. Autrui me permet de confirmer l'existence d'une chose, là, devant moi⁵. Nous pouvons ainsi désigner le soleil, une femme ou un canard colvert mâle, et nous entendre sur le fait que ce que nous voyons n'est pas une hallucination, mais un objet réel devant nous (nous utilisons ici le terme « objet » au sens large, qui peut ainsi désigner un homme, un livre ou une musique). La reconnaissance d'un monde objectif commun dépend de la reconnaissance de l'altérité, c'est-à-dire que le monde dépasse la subjectivité, il ne peut rester dans un solipsisme.

Mais pour que nous puissions nous entendre sur l'existence de ces objets, au-delà de leur désignation de manière ostensible (en les pointant du doigt), pour que nous soyons plus précis sur les objets en question, nous avons besoin des mots. Si un individu pointe Annie du doigt, on peut se demander s'il signifie cette personne-là, une femme en général, une Québécoise, le vêtement d'Annie, la profession d'Annie, etc. Nous avons besoin des mots pour nous entendre sur un monde commun et il faut pour cela qu'une communauté de locuteurs utilise les mêmes mots avec les mêmes définitions. Comme le montrait Quine⁶, le langage pointe vers des objets du monde et la signification des mots est nécessairement publique. L'utilisation d'un langage privé ne permettrait en rien de communiquer entre nous sur l'existence des objets et de pouvoir nous exprimer à leur sujet. Ainsi, le fait que nous nous entendions sur une définition commune de ce qu'est une femme (une femelle adulte de l'espèce humaine) nous permet de nous demander si la personne devant nous en est une ou pas, de vérifier dans un livre de biologie quelles sont les caractéristiques de l'appareil

5. Edmund Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, t. II : *Recherches phénoménologiques pour la constitution* (1912-1914), trad. E. Escoubas, Paris, PUF, 1982.

6. W. V. O. Quine, *Relativité de l'ontologie et autres essais*, trad. J. Largeault, Paris, Aubier-Montaigne, 1977.

reproducteur féminin, de comprendre ce qui fait que le tennis féminin est une catégorie distincte du tennis masculin et de comprendre ce qui caractérisait un personnage historique comme Jeanne d'Arc. Tous ces éléments de connaissance réfèrent à des femelles adultes de l'espèce humaine. Sans une définition claire de ce qu'est une femme, il nous manque une information importante pour absorber ces éléments de connaissance. Sans une compréhension commune de ce mot, nous ne serions même plus en mesure de comprendre des ouvrages portant sur l'histoire de l'humanité, sur la biologie, ni même des références courantes de la vie quotidienne.

Bien sûr, notre compréhension commune des objets qui nous entourent peut évoluer. Ainsi, le concept de lune a évolué : nous ne comprenons plus le concept de lune de la même façon qu'il y a trois mille ans. Mais l'objet désigné reste le même. Le « ceci » de la lune est le même, mais l'information à son sujet a grandement évolué, à cause des découvertes scientifiques. De la même façon, notre connaissance de l'anatomie de l'homme et de la femme a beaucoup évolué. Mais cela n'a pas pour autant remis en question l'existence de ces deux concepts, en tant qu'ils sont le mâle et la femelle de l'espèce humaine.

La notion de polysémie des mots a beau être évoquée par certains commentateurs, ce n'est pourtant pas ce qui est l'enjeu ici : l'idéologie de l'identité de genre cherche plutôt à créer une confusion par rapport à ce qu'est un homme et à ce qu'est une femme (dans le cadre de cette idéologie, un homme veut qu'on croie qu'il est une femme, une femme veut qu'on croie qu'elle est un homme). Il y a une volonté de rendre illégitime la définition première de ce qu'est une femme, un homme, pour la remplacer par celle concernant l'identité de genre.

Cette confusion et cet éclatement des catégories sont typiques du postmodernisme. En effet, les théoriciens postmodernes partent de l'idée que puisque les langues naturelles⁷ sont affaire de relations sociales, qu'elles ont une dimension indéterminée et que l'intersubjectivité peut être source d'incompréhensions, voire parfois de mensonges, la recherche d'un monde commun ou d'une réalité partagée serait alors un projet illusoire. Les logiciens, les philosophes du langage et un phénoménologue comme Husserl tendaient vers plus de précision, plus de clarté sur les concepts, afin justement de réduire la part d'indétermination des langues naturelles. Cette volonté de précision dans les termes caractérise également la science moderne⁸ et le droit. Il

7. On parle de langue naturelle par opposition à une langue qui serait construite « artificiellement » de manière à être toujours logique et à éviter la polysémie des mots. Les langues naturelles ont, pour leur part, évolué dans le temps, de manière pas toujours logique, ce qui peut amener une certaine indétermination et de fréquentes incompréhensions entre locuteurs.

8. Les scientifiques mettent l'accent sur « le principe selon lequel les choses de même type doivent recevoir les mêmes noms » (Hans Reichenbach, « Les trois tâches de l'épistémologie », trad. A. Bienvenu, dans *Philosophie des sciences. Théories, expériences et méthodes*, textes réunis par S. Laugier et P. Wagner, Paris, Vrin, 2004 [1938], p. 316).

est sans doute impossible d'éviter complètement l'indétermination, mais la pensée moderne nous a amenés à rechercher plus de précision dans le choix des mots et leur définition. Le projet postmoderne, prenant pour acquis qu'une certaine indétermination est inévitable, cherche, à l'inverse, à créer encore plus d'indétermination, de flou, de confusion.

L'idéologie de l'identité de genre, qui s'inscrit dans la pensée postmoderne, s'attaque à l'une des connaissances humaines les plus fondamentales, les plus intuitives : la connaissance de ce que nous sommes comme êtres humains, qui nous déclinons en hommes et femmes. La remise en question de ces catégories nous amènera sans doute à remettre en question ce qu'est un être humain (on voit d'ailleurs apparaître quelques cas de personnes se disant « trans-espèce », ce qu'on appelle l'identité *otherkin*).

On parle beaucoup, chez ces nouveaux militants, des identités, de leur importance, de leur multiplication. Mais on peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'un vide identitaire, d'une incapacité à comprendre quel type de vivant nous sommes, dans quelle communauté nous nous insérons, etc. Là encore, les mots sont trompeurs, détournés de leur sens. L'identité signifie d'abord le même. Le principe d'identité, c'est $A = A$, c'est le caractère de deux choses identiques. Mais dans la pensée postmoderne, l'identité n'a pas trait à ce qui est pareil, mais bien souvent, au contraire, à la multiplicité des possibles, choisis à la carte par un sujet « tout-puissant » qui cherche à se construire lui-même, à partir d'influences diverses. Car « ce que postulent les philosophes de la déconstruction et ce que réalise la réduction systématique de la réalité, c'est que tout n'est que singularité, actualité éphémère d'un pur "événement". La singularité pure ne se rattache à rien, elle n'appartient à rien [...]»⁹. » Au lieu de se reconnaître en tant que vivant, ce que nous sommes d'abord et avant tout, au lieu de reconnaître sa dimension sexuée comme une part importante de soi, l'individu postmoderne endoctriné par l'idéologie de l'identité de genre peut croire qu'il a davantage à voir avec un personnage de manga japonais qu'avec ce qui le caractérise comme vivant.

Dimorphisme sexuel

On ne choisit pas son sexe. Le hasard a voulu que l'on soit de sexe masculin ou de sexe féminin. Chaque bébé qui vient au monde va développer graduellement un corps d'homme ou de femme (seule une petite minorité va avoir une condition d'intersexualité ou un trouble du développement sexuel). Tout comme chez les autres espèces animales, il y a donc des mâles et des femelles dans l'espèce humaine. C'est

9. Freitag, *op. cit.*, p. 379.

une réalité de la reproduction sexuée, car nous ne sommes pas des cellules se reproduisant à l'identique. Nous pouvons reproduire notre espèce par la rencontre d'un mâle et d'une femelle. La reproduction sexuée se fait par la fécondation, c'est-à-dire par la fusion des gamètes mâle et femelle. Le résultat de la reproduction donnera un individu ayant l'un ou l'autre de ces gamètes.

Le mode de reproduction sexuée est ce qui permet de fonder la distinction entre un mâle et une femelle. Il y a donc des hommes et des femmes parce que ce mode de reproduction caractérise notre espèce. Cette distinction entre les sexes est d'abord reliée au type de gamète. Comme l'explique Kathleen Stock :

[L]es mâles, par définition, sont les organismes dont la trajectoire développementale produit de petits gamètes à des fins de reproduction sexuée. Les femelles, quant à elles, sont ces organismes dont la trajectoire développementale produit des gamètes plus gros à des fins de reproduction sexuée. « Plus gros » ici est relatif aux petits gamètes produits par les mâles de la même espèce. Les femelles produisent relativement peu de gros gamètes statiques. Le mâle produit relativement beaucoup de petits gamètes mobiles¹⁰.

En plus du type de gamètes, les chromosomes et des caractéristiques morphologiques sont d'autres critères permettant de différencier le mâle et la femelle de notre espèce. Bien sûr, il peut arriver que des anomalies fassent que cette démarcation ne soit pas aussi claire. Mais nous avons suffisamment d'éléments pour déterminer quel est le sexe de l'individu, y compris dans les cas où le développement ne s'est pas fait de manière normale. De plus, les cas d'infertilité ne remettent aucunement en question le sexe de l'individu. Comme l'affirme Stock :

Lorsque nous parlons de femelles ou de mâles, nous parlons d'une capacité qu'un organisme donné *possède réellement* ou au moins *aurait eue dans certaines circonstances données*. [...] On peut raisonnablement dire : n'eût été ce facteur interférant, une grande production de gamètes aurait eu lieu pour cet organisme compte tenu du reste de son fonctionnement interne. C'est donc toujours une femelle, même si elle ne produit plus de gros gamètes maintenant¹¹.

Des militants de l'identité de genre croient souvent mettre à mal cet argument concernant les sexes et leur lien fondamental avec la reproduction sexuée en évoquant

10. Kathleen Stock, *Material girls: Why reality matters for feminism*, Londres, Fleet/Little Brown, 2021, p. 46. Notre traduction.

11. *Idem*. Notre traduction.

l'infertilité de certaines personnes. Ils prétendent ainsi que notre argument selon lequel les hommes *transfemmes* ne sont pas des femmes car ils ne possèdent pas le système reproducteur féminin n'est pas recevable puisqu'il nous faudrait alors logiquement (selon eux) considérer que les femmes infertiles ou ménopausées ne seraient pas plus des femmes ! Comme on le voit avec l'explication de Stock, ces arguments sont irrecevables : une personne avec un système reproducteur féminin, même déficient, demeure une femme. Quant aux femmes ménopausées, il serait absolument ridicule de nier qu'elles possèdent les caractéristiques de ce qu'est une femme (la ménopause faisant aussi partie de ce qui caractérise une femme, lorsque celle-ci n'est plus en âge de se reproduire).

Par ailleurs, reconnaître ces caractéristiques de la reproduction sexuée, et donc des sexes (puisque ces derniers dépendent de la place qu'ils occupent dans la reproduction de l'espèce), n'a rien à voir avec une injonction sociale concernant la reproduction. Cela est l'une des nombreuses incompréhensions de plusieurs militants de l'identité de genre (ou une stratégie de leur part pour assimiler la reconnaissance des sexes à un discours conservateur cherchant à réduire les femmes à ce rôle) qui croient à tort que reconnaître notre réalité d'êtres sexués (et la place que nous occupons dans la reproduction de l'espèce) serait du même ordre que l'injonction sociale à la reproduction. Or, il n'en est rien : les connaissances sur le vivant sont des connaissances très différentes des normes sociales fluctuantes et des choix individuels. Il est bon de rappeler que Simone de Beauvoir a consacré une bonne partie du premier tome du *Deuxième sexe* à dépeindre les caractéristiques des femmes et des femelles en général en tant qu'organismes sexués. Ça n'a pas empêché pour autant la philosophe d'exprimer, par ailleurs, son peu d'intérêt pour la maternité. Pareillement, les féministes critiques du genre qui rappellent que les hommes et les femmes sont d'abord et avant tout des organismes sexués, en plus d'être des humains, rejettent les injonctions sociales concernant la procréation et l'hétérosexualité. Affirmer ce que nous sommes du point de vue du vivant ne revient pas à se mêler du choix existentiel des femmes ni à affirmer que nous sommes réduites à cette capacité reproductive. Il s'agit simplement de rappeler ce que nous sommes comme vivants et d'affirmer que l'histoire des hommes et des femmes est intrinsèquement liée à ce qui les caractérise comme vivants (et cela inclut le dimorphisme sexuel). Aussi ne peut-on parler de genre, ou de rôles sociaux de sexes, sans reconnaître d'abord la réalité des sexes.

Les genres ou rôles sociaux de sexe

Nous sommes donc avant tout des organismes vivants, comme l'ensemble du règne animal. Être vivant est une condition nécessaire pour le reste de notre aventure humaine. Car si nous n'étions pas vivants, tout le reste n'aurait pas d'importance. Par exemple, nous ne pourrions pas être en train de nous parler, d'écrire, d'inventer des histoires, d'expliquer des théories et de tenter de les réfuter.

Une fois que l'on a dit que l'humain était un vivant, sexué, bipède, on peut dire aussi que l'humain est une espèce qui aime parler, raconter, donner du sens à ce qu'il est, à l'environnement qui l'entoure. L'espèce humaine est une espèce fabulatrice. Elle aime raconter des histoires, créer des mythes, classifier. C'est ce qu'on appelle la culture. Évidemment, la culture est quelque chose de vaste, elle peut à la fois chercher à nommer le réel, elle peut aussi être source d'un imaginaire enchanteur, ne cherchant pas à expliquer le réel, mais cherchant une forme de catharsis ou une expression de soi que l'approche scientifique, empirique, ne permet pas. Parfois, la culture est à mi-chemin entre ces deux pôles : les mythes de la création de l'humanité, par exemple, se présentaient ainsi comme une tentative d'explication du monde, mais ils nous apparaissent aujourd'hui comme étant des fictions.

Du point de vue anthropologique, la culture se caractérise également par des marqueurs sociaux, par tout ce qui sert à classifier les groupes d'humains : les aristocrates et les pauvres, les gens libres et les esclaves (sur la peau desquels on apposait carrément une marque pour les distinguer des autres), les femmes mariées et les prostituées, etc. Ces classifications peuvent, bien sûr, nous choquer à cause des hiérarchies sociales qu'elles impliquent, mais il nous faut reconnaître qu'elles sont apparues dans l'histoire de l'humanité et comprendre que les groupes humains ont voulu donner du sens au monde qui les entoure, même si ces discours peuvent souvent nous apparaître contestables.

Notre conception du « masculin » et du « féminin » relève aussi culturellement, en partie, de ces marqueurs sociaux. Ainsi, les tenues masculines et les tenues féminines servent, dans différentes cultures, à marquer symboliquement les deux groupes. On associe également les deux sexes à un comportement. C'est ce qu'on appelle aussi les rôles sociaux de sexe, ou qu'on appelle également le « genre », bien qu'il y ait plusieurs interprétations de ce terme, d'où, souvent, des malentendus entre locuteurs.

Kathleen Stock dénombre quatre interprétations du terme « genre »¹².

- 1) La première en fait un équivalent du mot « sexe » (la division entre mâles et femelles). Le mot « sexe » désignant également la sexualité (dans certaines langues, du moins, dont le français et l'anglais), le terme « genre » sert alors d'équivalent du mot « sexe » sans la connotation sexuelle. On trouve souvent cette utilisation du mot « *gender* » en anglais.
- 2) La seconde désigne les normes sociales associées au féminin et au masculin (marqueurs sociaux, stéréotypes, etc.).

12. *Ibid.*, p. 38.

- 3) La troisième n'est pas tellement différente de la seconde, excepté que ces normes sont perçues comme imposées ou arbitraires. C'est l'utilisation adoptée généralement par les féministes et qui est la nôtre. Un équivalent de l'expression « rôles sociaux de sexe », que nous utilisons également.
- 4) Enfin, la quatrième en fait un équivalent de « l'identité de genre » et est surtout utilisée par les personnes qui adhèrent à cette idéologie. Ces personnes considèrent que nous avons un « genre intérieur ».

Le terme « genre » est aussi utilisé pour la classification scientifique des espèces : le genre permet de regrouper des espèces voisines. Dans ce dernier sens, on dit que les humains appartiennent tous à un genre (*Homo*) et à une espèce (*Homo sapiens*). Cela a fait dire à certaines féministes rejetant les rôles sociaux de sexe ainsi que la conception d'une « identité de genre » (comme sentiment personnel) qu'elles ont bien un genre, comme tous les êtres humains : *Homo* !

Il y a, bien sûr, concernant les rôles sociaux de sexe (ou le genre, version 3) une variabilité en ce qui a trait aux différentes cultures et aux différentes époques. En anthropologie, on étudie des peuples qui ne pensent pas le féminin et le masculin de la même manière. Par exemple dans une culture, on associe le chaud aux femmes, alors que dans une autre, c'est le froid qui leur est associé. Même chose pour les couleurs. Auparavant, en Occident, et jusqu'à une époque assez récente, le rose était associé aux garçons et le bleu, aux filles. Cela s'est ensuite inversé et c'est la société de consommation des années 1960 qui a commencé à codifier systématiquement le rose pour les filles et le bleu pour les garçons¹³. Par ailleurs, on a longtemps considéré que les filles ne pouvaient pas faire d'études, alors qu'aujourd'hui, en leur en donnant la possibilité, on voit que ce n'est pas le cas. Le « féminin » réfère donc à « ce qui a trait aux femmes », mais la conception de ce qui est féminin est très variable d'une époque à l'autre, d'une région du monde à une autre. Il en est de même pour le « masculin ».

L'anthropologue Françoise Héritier disait d'ailleurs que la domination masculine, résultant de la valence différentielle des sexes, est la plus ancienne forme de domination, les autres (de classe, de « race ») ayant pris modèle sur elle. Cette forme de domination est si vieille qu'elle apparaît « naturelle ». C'est justement une forme de naturalisation des rôles sociaux de sexe qui est problématique dans l'idéologie de l'identité de genre : car pour les défenseurs de cette idéologie, c'est un ensemble de caractéristiques culturelles et sociales associées aux femmes qui « feraient » la femme. Mais à l'inverse des discours essentialistes habituels pour qui un rôle social est nécessairement rattaché à un sexe, le discours de l'idéologie de l'identité

13. Voir le documentaire français *Mauvais genre 1* (2022), de Sophie Robert, disponible sur la chaîne YouTube ; en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=jy-6VEHel-E&ab_channel=DragonBleuTV>, consulté le 12 janvier 2023.

de genre semble évacuer le sexe tout en continuant à associer les termes « femme » et « homme » à ces rôles historiquement construits.

Féministes et remise en question des rôles sociaux de sexe

Les féministes, y compris les proto-féministes, se sont toujours opposées à des éléments des rôles sociaux de sexe à une époque donnée. Par proto-féministes, nous désignons des femmes qui avaient des idées féministes avant l'existence des mouvements féministes contemporains et qui ne se désignaient pas nécessairement comme telles. Ces personnes ont remis en question le fait qu'on empêchait les femmes d'avoir accès à l'éducation, d'avoir un travail, d'avoir le droit de vote, d'utiliser tel type de vêtement, etc. Dès que l'on remet en question ce qui est imposé socialement à un sexe, on remet en question le « genre ».

Des femmes comme l'écrivaine George Sand, qui portait le pantalon à une époque où il était mal vu pour les femmes de le faire, ou comme Mary Wollstonecraft, qui affirmait, au XVIII^e siècle, que les femmes devaient avoir le droit d'étudier au même titre que les hommes, font partie de ces proto-féministes. Simone de Beauvoir, quant à elle, affirmait que les femmes ne devaient pas être cantonnées aux mythes féminins. Et c'est d'ailleurs ce mythe de l'éternel féminin qu'elle dénonce quand elle écrit : « On ne naît pas femme, on le devient », phrase plus littéraire que philosophique¹⁴, souvent mal interprétée, entre autres par les défenseurs de l'identité de genre. Il faut lire cette phrase dans le contexte de l'ensemble du *Deuxième sexe*. À tout le moins, il faut être capable de lire la phrase qui la suit immédiatement : « Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine¹⁵. » Beauvoir qualifie donc la femme de femelle humaine et insiste sur le fait que celle-ci n'a pas un destin tracé d'avance, qu'elle peut définir la figure qu'elle revêt au sien de la société (et donc s'extraire de la figure de « l'éternel féminin », qu'elle critique). Simone de Beauvoir n'a donc jamais nié le corps des femmes. Au contraire, elle consacre plusieurs pages du *Deuxième sexe* à décrire le corps des femmes et ce que vivent les femmes par rapport à leur corporalité (grossesses, menstruations, etc.). Elle a d'ailleurs une vision assez pessimiste du corps des femmes, ce qui a souvent été critiqué. L'accent de la philosophe existentialiste est mis sur le *devenir* des femmes, c'est-à-dire le *devenir* de chaque femelle humaine. La remise en question n'est pas le sexe, mais l'idée d'être destinée à un rôle particulier, à un agir.

14. Globalement, on peut dire que la philosophie cherche à affirmer des énoncés vrais, alors que la littérature prend une plus grande liberté avec la vérité, par l'utilisation de figures de style, entre autres. Beauvoir est une philosophe ayant un fort penchant littéraire.

15. Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, t. II, Paris, Gallimard, 1976 [1949], p. 13.

La question du corps des femmes, en tant que femelles de l'espèce humaine, a toujours été centrale dans le féminisme. C'est le cas, par exemple, lorsque les féministes dénoncent les mutilations génitales féminines et le viol, ou encore lorsqu'elles se battent pour le droit à l'avortement, la contraception et le droit d'avoir un congé de maternité. Toutes ces thématiques des luttes féministes sont liées au corps des femmes, à leurs spécificités.

Marqueurs sociaux et affranchissement des femmes

L'idéologie de l'identité de genre non seulement va à l'encontre de nos connaissances communes sur les sexes, mais s'oppose également aux luttes féministes. Dans cette idéologie, on redéfinit les hommes et les femmes non plus comme des mâles et des femelles de l'espèce humaine, mais en fonction de leur « identité », conçue comme étant un sentiment interne d'être femme ou homme. Comment cette « identité » peut-elle être définie ? C'est une question à laquelle nous ne pouvons jamais vraiment avoir de réponse. Si cette « identité » n'est pas liée à sa corporalité, à sa dimension sexuée, comment peut-on la définir ? On s'en doute (et les nombreux témoignages de personnes transgenres en font foi), l'adhésion personnelle aux marqueurs sociaux du féminin ou du masculin serait ce qui, pour les tenants de cette idéologie, ferait de nous un homme ou une femme. Alors que les féministes critiquaient les rôles sociaux de sexe, les remettaient en question, il semble que pour les idéologues de l'identité de genre, ce sont ces rôles sociaux ou ces marqueurs du genre qui déterminent si on est homme ou femme. Même si les défenseurs de cette idéologie peuvent s'en tenir officiellement à une définition circulaire (« est femme toute personne qui se dit femme », ce qui ne correspond pas à une définition valable du mot « femme » puisqu'on n'apprend rien à son sujet), il est clair, à l'écoute des témoignages, que l'identité de genre « femme » est associée à une série de marqueurs sociaux historiquement associés aux femmes (à noter qu'il n'est pas nécessaire d'adhérer à l'ensemble de ces marqueurs sociaux : il suffit simplement, pour l'homme *transfemme*, d'adhérer à quelques éléments socialement associés aux femmes).

Leur projet est donc contraire à celui du féminisme. En effet, les femmes n'ont pas toutes le même vécu, ne vivent pas toutes le même contexte social, elles ne se perçoivent pas toutes de la même façon, elles ne vivent pas le même degré d'oppression. Certaines remettent en question le sexisme, les rôles sociaux de sexe, d'autres ne le font pas. Mais elles ont en commun d'être des femelles de l'espèce humaine¹⁶.

16. Il arrive, par exemple, que des défenseurs de l'identité de genre invoquent le caractère supposément féministe d'un homme *transfemme* pour « prouver » qu'il est bien une femme. Or, le féminisme ne définit pas le fait d'être une femme. Certaines femmes (femelles de l'espèce humaine) sont loin d'être féministes. Elles n'en sont pas moins des femmes. Être femme n'est aucunement un statut que l'on obtiendrait en gagnant des points, que ce soit en fonction des stéréotypes féminins ou des prises de position féministes.

Pour ceux qui adhèrent à l'idéologie de l'identité de genre, toutefois, ce sont les marqueurs sociaux qui définissent les hommes et les femmes. (Notez que quand nous parlons de ceux qui adhèrent à l'idéologie de l'identité de genre, nous ne parlons pas seulement des personnes transgenres, mais également de certains parents, psychologues, endocrinologues, professeurs, militants qui adhèrent à cette idéologie sans pour autant être transgenres eux-mêmes.) Certains répondent à cette critique en affirmant qu'il s'agit simplement d'un sentiment interne et non d'un rôle social. Mais comment définit-on ce sentiment interne, profond, d'être homme ou femme ? Est-ce qu'il existe réellement un même sentiment partagé par toutes les femmes d'être « femmes » ? Si on peut présumer que des caractéristiques physiques communes peuvent faire vivre aux femmes des expériences similaires, il est impossible de savoir ce qui se passe dans la conscience de quelqu'un d'autre. Alors parler d'un « sentiment d'être femme », sans lien avec la corporalité, qui serait commun à toutes les femmes, fait référence à quelque chose dont l'existence n'a jamais été prouvée, étant donné que nous n'avons pas accès à la conscience de quelqu'un d'autre. C'est pourtant sur cette base non scientifique concernant des « identités de genre » que des gouvernements changent des lois depuis quelques années.

Les militants de l'identité de genre prétendent que les femmes qui ne remettent pas en question le fait qu'elles sont femmes (donc la grande majorité d'entre elles) seraient des « femmes cis (ou cisgenres) », c'est-à-dire, selon eux, que leur « genre » serait « aligné » sur leur sexe. On présuppose donc que toute personne qui ne remet pas en question son appartenance sexuelle aurait un genre correspondant à son sexe dit « assigné » (car pour cette idéologie, c'est le sexe qui serait imposé socialement et non le genre !). Est-ce que le fait de ne pas nier son sexe signifie que l'on se reconnaît dans le genre (le rôle social) associé à notre sexe, qu'on l'endosse pleinement ? Est-ce que l'on considère que chaque femme partage un même « sentiment d'être femme » avec toutes les autres femmes, de même qu'avec tous les hommes *transfemmes* ?

En fait, il est plutôt insultant pour les femmes que l'on prétende que celles qui ne remettent pas en question leur appartenance au sexe féminin endossent avec enthousiasme les rôles sociaux de sexe ou s'identifient à eux. Les femmes discriminées dans le monde sur la base de leur sexe endossent-elles le rôle qu'elles ont dans la société ? Celles qui ne le font pas doivent-elles alors, dans la logique de l'idéologie de l'identité de genre, s'autodéclarer « hommes » ? Est-ce la solution qu'il nous reste pour nous affranchir des rôles sociaux de sexe : se prétendre de l'autre sexe ? Et pour ce qui est des hommes, aiment-ils tous « performer » la masculinité telle qu'elle est conçue dans la société ?

De nombreuses femmes remettent en question le genre féminin tel que défini par la société, mais ne remettent pas pour autant en question le fait qu'elles sont des femmes. La seule raison pour laquelle on peut dire qu'on est une femme, c'est le fait d'avoir un corps de femme. La plupart des femmes ne voient pas en quoi il y aurait lieu de remettre cela en question. L'utilisation de l'adjectif « cisgenre » pour

désigner celles qui ne remettent simplement pas en question leur réalité sexuée n'est aucunement justifiée.

Beaucoup de femmes dans le monde ne sont pas d'accord avec la conception sociale du féminin. Beaucoup d'entre elles n'adhèrent pas plus à l'idée d'un « sentiment interne » commun à toutes les femmes et tous les hommes *transfemmes*, car elles savent que nous n'avons pas accès à la conscience des autres et que ce « sentiment d'être femme » (qui, en plus, n'aurait rien à voir avec la corporalité) ne peut être décrit ni expliqué sans avoir recours à des idées qui limitent les possibilités des femmes. Par exemple, si « être femme » implique d'avoir tel sentiment dominant, il est alors implicite que celles qui ne se reconnaîtraient pas dans cette description ne seraient pas des femmes. On le voit, l'idéologie de l'identité de genre impose une conception (non vérifiable et tendancieuse) de ce que sont les femmes et les hommes qui va au-delà de la simple défense d'un groupe minoritaire : ils redéfinissent ces mots en fonction de leur idéologie et imposent aux nouvelles générations leur novlangue.

L'identité de genre, au même titre que les propos métaphysiques, n'est pas quelque chose qui peut être vérifiable. Et ce qu'on ne peut vérifier, on ne peut ni le prouver ni le réfuter. Y adhérer demeure une profession de foi, contrairement au sexe, qui peut être vérifié de manière empirique en fonction de certains paramètres évoqués (gamètes, chromosomes, caractéristiques morphologiques). Qu'il y ait quelques très rares cas ne correspondant pas à 100 % au développement normal d'un des deux sexes ne change pas le fait que le sexe soit quelque chose qui est vérifiable, contrairement à l'identité de genre, qui ne l'est pas. C'est donc sur la base d'une théorie qui ne peut être mise à l'épreuve du réel que les gouvernements changent les lois depuis quelques années afin de définir les femmes et les hommes en fonction du genre plutôt que du sexe. L'imposition de cette idéologie va également à l'encontre des droits des femmes et de la protection des mineurs.

Changements de lois

En 2017, le Canada a adopté le projet de loi C-16, qui stipule que ne pas reconnaître l'identité de genre relève d'un motif de discrimination. C'est en se basant sur cette loi que l'on permet, par exemple, à des hommes reconnus coupables de crime sexuel d'être envoyés dans des prisons pour femmes. Ils n'ont qu'à affirmer qu'ils se sentent femmes pour y avoir accès. Car, depuis 2015, les personnes peuvent être reconnues de l'autre sexe sur la base d'une autodéclaration : plus besoin de longues procédures pour faire un changement de mention de sexe. Notons, d'ailleurs, une autre incohérence de cette idéologie et de sa « double pensée » : la notion d'identité de genre est utilisée pour changer la mention de sexe. De la même manière qu'on peut désormais utiliser le mot « femme » pour désigner des hommes, le mot « sexe » est

utilisé, dans ces documents officiels, pour désigner « l'identité de genre ». La confusion que cela génère est délibérée. En effet, la plupart des militants de l'identité de genre souhaitent que la mention de sexe sur leurs documents soit ce qui indique leur identité de genre (et non leur sexe). Ainsi, ils ont critiqué fortement la proposition du gouvernement québécois (dans le projet de loi 2) d'ajouter une mention de l'identité de genre (pour les personnes transgenres) sur les papiers d'identité, au lieu de changer la mention de sexe. Le gouvernement a reculé sur cette proposition en réaction à ces critiques.

Les statistiques sont également faussées par ces modifications législatives et ont pour effet d'invisibiliser, entre autres, la violence masculine. Par exemple, depuis quelques années, les médias rapportent plusieurs crimes sexuels d'hommes comme étant des crimes de femmes, du fait que ces hommes s'identifient comme telles. Si on ne peut plus s'appuyer sur les statistiques concernant la criminalité masculine, comment défendre alors les droits sexospécifiques des femmes ? Ces derniers sont, entre autres, basés sur les données concernant la violence masculine envers les femmes. (Étant donné la hausse constante des personnes dites transgenres, en particulier dans les écoles, ces données faussées pourraient avoir de graves effets dans l'avenir.) Par exemple, si un homme *transfemme* incarcéré dans une prison pour femmes s'attaque à des femmes, cette violence sera considérée comme de la violence d'une femme envers d'autres femmes, ce qui invisibilise la violence masculine et ne permet pas de démontrer le besoin, pour les femmes, d'avoir des lieux non mixtes.

Une jeune Québécoise, Florence¹⁷, nous a d'ailleurs fait part d'un problème survenu sur son lieu de travail. Employée dans un milieu où on sert une clientèle fortunée, elle a été choquée de constater qu'un employé masculin *transfemme* se changeait dans les vestiaires pour femmes. Florence, qui n'a pas le choix et doit continuer d'utiliser ce vestiaire, s'est dite mal à l'aise et inquiète de devoir se retrouver dans le même espace intime qu'un homme, ce qui est un sentiment très commun aux femmes et qui est, dans le cas de Florence, renforcé par le fait qu'elle a déjà été victime d'agression sexuelle. Au lieu de pouvoir bénéficier de l'empathie et du soutien de son superviseur et de sa représentante syndicale lorsqu'elle a exprimé ses craintes légitimes, on lui a plutôt fait savoir qu'elle démontrait une forme d'intolérance face à cet individu, en ne manquant pas de lui servir le mantra « les femmes trans sont des femmes ». On le voit par cet exemple, qui s'ajoute à de nombreux autres, que les droits des femmes sont bafoués lorsqu'il s'agit de répondre aux demandes de « reconnaissance du genre » des hommes *transfemmes*.

Les lois concernant les lieux non mixtes pour femmes ne sont pas respectées lorsqu'il y a une redéfinition du mot « femme » inscrite dans les articles de loi et que des hommes *transfemmes* peuvent avoir accès aux espaces non mixtes pour femmes :

17. Nous avons changé son prénom pour protéger son anonymat.

prisons, refuges, dortoirs, toilettes, etc. L'éthicienne Janice G. Raymond souligne fort justement :

Les femmes étatsuniennes ont dû se battre pendant de nombreuses années pour avoir accès à des toilettes pour femmes dans les bâtiments publics. Les rapports des Nations Unies (ONU) sur les femmes réfugiées et migrantes soulignent la nécessité de toilettes séparées, et les travailleurs humanitaires dans les zones de conflit présument que les femmes sont vulnérables à la violence masculine sans ces installations. Mais les organisations progressistes continuent de ne pas prendre en considération le besoin légitime des femmes de disposer de toilettes non mixtes, de centres de lutte contre la violence domestique et d'autres lieux séparés¹⁸.

Les organisations et les lieux de rencontre pour lesbiennes se voient également imposer la présence d'hommes *transfemmes*. La plupart de ces organisations ont fait leur idéologie actuelle sur l'identité de genre. Ainsi, le Réseau des lesbiennes du Québec indique que le réseau : « regroupe les femmes de la diversité sexuelle c'est-à-dire, les femmes qu'elles soient cis, trans, bi-spirituelle[s], de genre fluide, queer, agenre[s] ou non-binaires, et qui s'identifient comme lesbienne[s], gaie[s], bisexuelle[s], pansexuelle[s], ayant une sexualité fluide, asexuelle[s] ou encore en questionnement¹⁹ ». Plusieurs lesbiennes ne s'y retrouvent plus et considèrent que le fait de devoir intégrer dans leur groupe des hommes *transfemmes* mine leurs droits en tant que personnes de la diversité sexuelle (lesbiennes). De plus, le fait de nier la dimension sexuée d'une personne, comme le font les défenseurs de l'identité de genre, va dans le sens contraire des luttes des personnes homosexuelles, pour qui cette dimension sexuée est importante.

Les militants pour l'identité de genre n'hésitent toutefois pas à associer leur lutte avec celle concernant l'orientation sexuelle, même si certains voient en l'acronyme LGBTQ+ une sorte d'association imposée (*forced teaming*) dans laquelle des demandes différentes et même contraires s'opposent. Ainsi, les militants de l'identité de genre souvent n'hésitent pas à faire des corrélations entre les demandes des personnes transgenres et celles des personnes homosexuelles de façon à associer les deux luttes aux yeux du public. Un exemple de cela se trouve dans les projets de loi visant à interdire les « thérapies de conversion », comme celui proposé par le Canada récemment (C-4, anciennement C-6). Le projet de loi stipule : « La thérapie de conversion est une pratique qui vise à changer l'orientation sexuelle d'une personne pour la rendre hétérosexuelle, à changer son identité de genre pour la rendre

18. Janice G. Raymond, *Doublethink: A feminist challenge to transgenderism*, North Geelong, Spinifex, 2021, p. 38-39. Notre traduction.

19. Réseau des lesbiennes du Québec ; en ligne : <<https://rlq-qln.ca>>, consulté le 12 janvier 2023.

cisgenre ou à changer son expression de genre pour qu'elle corresponde au sexe qui lui a été attribué à la naissance²⁰. » Le projet de loi a été adopté le 1^{er} décembre 2021.

Les politiciens fédéraux et les journalistes ont tous applaudi lorsqu'il a été adopté. La grande majorité des gens au pays s'oppose sans doute à ce type de « thérapies » lorsqu'elles concernent les personnes homosexuelles. Mais les politiques liées à l'identité de genre se cachent derrière ce projet de loi. On plaque ainsi l'un sur l'autre deux enjeux fort différents qui n'ont pas la même portée²¹. En effet, ce projet de loi veut interdire également les actions en vue de changer (supposément) l'identité de genre d'une personne « pour la rendre cisgenre ». En somme, il s'agit, pour un thérapeute, d'« affirmer » le genre de la personne, sans pouvoir reconnaître le sexe de la personne. Or, le fait de reconnaître le sexe d'un individu n'a pas du tout les mêmes implications que le fait de convaincre un individu d'avoir une vie sexuelle ou amoureuse qu'il ne souhaite pas avoir ou de l'empêcher de vivre la vie sexuelle ou amoureuse qu'il désire.

Le projet de loi stipule également qu'il s'agit d'élargir « la portée des mesures législatives précédentes afin de protéger tous les Canadiens, peu importe leur âge ». On sait, cependant, que les mineurs, incluant ceux qui se disent transgenres²², peuvent subir différentes influences sur Internet et à l'école, et peuvent vivre des changements difficiles dans leur vie. Bref, ils peuvent avoir besoin d'être guidés. Bien sûr, s'il était simplement question de permettre à des jeunes de ne pas se conformer aux stéréotypes de genre associés à leur sexe, ce ne serait pas un problème : les enfants doivent pouvoir s'exprimer de différentes façons, sans avoir à être conformes aux stéréotypes sexuels. Mais le problème est le suivant : selon l'idéologie qui est enchâssée dans cette loi, être fille ou garçon, homme ou femme, serait dorénavant associé à l'identité de genre et non au sexe. Si une thérapeute a devant elle une adolescente qui considère être un garçon, elle doit alors « affirmer » l'identité de genre de cette adolescente, peu importe le fait que cette dernière soit dans une période de sa vie où elle « se cherche » et où elle peut être fortement influencée par une communauté d'internautes. Si la thérapeute « n'affirme » pas le « genre » de cette adolescente, elle risque, en vertu de ce projet de loi, d'être accusée de faire de la « thérapie de conversion » et de vouloir la convertir en « cisgenre » (un terme du nouveau lexique de cette idéologie, désignant une personne ne remettant pas en question son sexe et qui aurait, supposément, un « genre » aligné sur celui-ci). Nous savons pourtant bien

20. Gouvernement du Canada, Modifications proposées au Code criminel du Canada concernant les thérapies de conversion ; en ligne : <<https://www.justice.gc.ca/fra/sjc-csj/pl/tc-ct/index.html>>, consulté le 12 janvier 2023.

21. Meghan Murphy, « Le Canada a adopté le projet de loi C-4 et il semble que nous soyons condamnés-e-s » ; en ligne : <<https://tradfem.wordpress.com/2021/12/10/le-canada-a-adopte-le-projet-de-loi-c-4-et-il-semble-que-nous-soyons-condamne-e-s/>>, consulté le 24 janvier 2023.

22. Voir, par exemple : Abigail Shrier, *Irreversible damage: The transgender craze seducing our daughters*, Washington, Regnery, 2020.

que les termes « fille » et « garçon » n'impliquent pas la façon de penser ou d'agir d'un individu : ils indiquent simplement son sexe.

Il est important de rappeler que le sexe est une dimension de l'anatomie observable dans le monde et concerne tous les individus. On peut convertir quelqu'un lorsqu'on cherche à influencer son comportement (comme sa vie sexuelle), mais pas quand on décrit sa réalité en tant qu'être vivant sexué ! On ne peut convertir quelqu'un en ce qu'il est déjà. La notion de « conversion » concerne les actions des individus, comme les pratiques sexuelles, et on peut bien sûr s'y opposer. Mais le fait d'être un organisme vivant sexué n'est pas une action, c'est un donné du réel. On doit pouvoir nommer le réel et cela en fait partie. Le fait d'utiliser le terme « convertir » pour désigner ce qui relève de la description d'un fait observable et vérifiable (le sexe d'un individu) fait aussi partie de la manière dont cette idéologie détourne le langage d'une manière « orwellienne ».

Ce que ces différentes lois font, c'est de nous forcer à adhérer à l'idéologie de l'identité de genre et à ne plus nommer la dimension sexuée des êtres humains, à nier que nous sommes des organismes vivants qui se caractérisent, entre autres, par le dimorphisme sexuel. Cette idéologie rend la référence au sexe d'un individu taboue. C'est un nouveau discours anti-sexe, mais qui vise non pas tant les pratiques²³, mais notre dimension sexuée. Nous sommes pourtant des animaux vivants avant même d'être des animaux parlants. Le discours pluriel que l'on peut porter sur nous ne peut occulter la primauté du vivant. Si l'homme est un animal politique, comme l'affirmait Aristote, il est d'abord animal avant d'être politique.

Cette idéologie de l'identité de genre va jusqu'à affirmer qu'on ne peut pas déterminer si un bébé naissant est fille ou garçon. Ainsi, selon cette nouvelle idéologie, quand le personnel médical affirme qu'un bébé est fille ou garçon, il lui « assigne » un genre. Or, cela est faux : le personnel médical ne fait que constater le sexe du bébé en fonction des critères permettant de le vérifier. Si le personnel médical « assignait un genre » au bébé, cela signifierait qu'il dirait aux parents comment élever leur enfant en fonction des rôles sociaux de sexe. Notons que les idéologues du genre utilisent de manière généralement similaire les expressions « genre assigné » et « sexe assigné » pour désigner le fait de déterminer si un nouveau-né est une fille ou un garçon.

Au départ, l'expression « assigner un sexe » était utilisée pour désigner la réalité des personnes ayant un trouble du développement sexuel (les personnes intersexuées). Mais cette expression, sous l'influence des idéologues du genre, est utilisée

23. Il faut toutefois préciser que la médecine transgenriste peut avoir un impact considérable sur la sexualité des individus. Elle est donc également « anti-sexe » en ce qui concerne les pratiques sexuelles, en les rendant douloureuses, voire impossibles pour plusieurs individus ayant eu recours à cette médecine.

maintenant dans de nombreux documents officiels du gouvernement canadien pour l'ensemble de la population, dont chaque individu aurait un « sexe/genre assigné ». Pour la majorité d'entre nous, le sexe est pourtant vérifiable dès la naissance. Il ne dépend pas d'un point de vue subjectif décidant arbitrairement si on est fille ou garçon. L'idéologie de l'identité de genre, sous l'influence de théoriciens comme Judith Butler, opère alors un renversement des catégories : le sexe est ainsi conçu comme étant décidé arbitrairement par le personnel médical, et non comme ce qui relève d'un donné du vivant, d'un fait naturel (plutôt qu'artificiel), alors que le genre est, toujours selon cette idéologie, conçu comme un « sentiment intérieur » déterminant si on est homme ou femme, et non comme un ensemble de normes sociales que l'on peut remettre en question.

Cette inversion est dangereuse et les lois qui endossent cette nouvelle conception du monde imposent une fiction au personnel médical, qui est pourtant obligé, dans sa pratique, de reconnaître les individus en tant qu'organismes vivants sexués. Comme le rappelle Stock : « Il n'y a pas de mal à nommer le sexe dans des contextes médicaux ; plus important encore, il est néfaste de ne pas le faire. D'une part, les enfants cesseront d'apprendre à ce sujet et cela leur causera de la confusion, à la fois dans le présent et plus tard²⁴. » Ajoutons que les pratiques médicales nécessitent la prise en compte de la dimension sexuée du patient, étant donné les différences anatomiques entre hommes et femmes.

Le marché de l'identité de genre

Qu'un enfant « performe » les stéréotypes associés à l'autre sexe est tout à fait compréhensible et ce n'est pas un problème. Il est, en fait, souhaitable que les rôles sociaux de sexe perdent leur rigidité et qu'il soit possible de s'extraire des normes associées à la féminité et à la masculinité. Le problème réside dans le fait de faire croire aux enfants qu'être fille ou garçon n'est pas une question d'anatomie, mais de « sentiment interne » auquel il leur faudrait être attentifs. Il y a dans cela un mysticisme rappelant la recherche de la « parole de Dieu » en soi. Non seulement on crée une confusion chez les enfants sur ce que sont les femmes et les hommes, mais on se sert d'eux pour entretenir le vaste marché destiné à « réassigner » aux personnes le « bon corps ». Car cette idéologie n'en est pas à une incohérence près : en effet, si le fait d'être homme ou femme ne dépend pas, selon elle, du corps que l'on a, elle considère tout de même que l'utilisation d'hormones de l'autre sexe et les opérations chirurgicales visant à rendre semblable à l'autre sexe seraient « vitales » pour plusieurs. En somme, une femme ne serait pas nécessairement une femelle de l'espèce humaine, selon les idéologues de l'identité de genre, mais tenter de ressembler aux

24. Stock, *op. cit.*, p. 82. Notre traduction.

femelles de l'espèce humaine serait « nécessaire » pour les hommes s'identifiant comme femmes. On se demande pourquoi ! Il est en effet illogique de considérer qu'être femme n'aurait rien à voir avec l'anatomie d'une femelle de l'espèce humaine, pour ensuite médicaliser un homme de façon à ce qu'il ressemble davantage à une femelle de l'espèce humaine, afin de correspondre au genre « femme ». De plus, l'utilisation du terme « femme » pour désigner ce type de sentiment intérieur (identité de genre) sous-entend nécessairement qu'on l'associe avec les femmes (femelles de l'espèce humaine). Il y a donc une contradiction dans le fait de prétendre qu'être femme ne dépend pas de l'anatomie tout en voulant copier les caractéristiques anatomiques des femmes afin d'être perçue comme une femme.

Depuis quelques années, des mineurs, convaincus de ne pas être dans le « bon corps », se voient prescrire des bloqueurs de puberté (inhibiteurs d'hormones) qui font en sorte que leur corps ne se développera pas normalement. On ne connaît pas encore tous les impacts à long terme de cette médication. Récemment, la santé publique britannique a cessé de considérer cette médication comme « réversible », ce qu'elle clamait auparavant²⁵. Beaucoup de gens continuent de croire qu'il s'agit d'un « bouton Pause » inoffensif, alors qu'il n'en est rien. Ce sont des expérimentations médicales, encouragées par les pharmaceutiques. Tout cela se fait au nom du « genre », qui est une construction sociale dont on n'a jamais prouvé l'existence dans le cerveau. Tout cela se fait au nom d'une idéologie très lucrative qui encourage davantage le paraître, l'image projetée en société, que la santé des personnes. Et pour de jeunes personnes mal dans leur peau, cette image de soi peut paraître plus importante que leur santé, en particulier à une époque marquée par l'influence des réseaux sociaux.

La médicalisation des mineurs à laquelle donne lieu la nouvelle spécialité médicale qui se constitue autour de la « dysphorie de genre » est l'un des plus grands scandales de l'époque contemporaine. Alors qu'il devrait, d'une part, dire à l'enfant ou à l'adolescent qu'il est préférable d'accepter son corps tel qu'il est, et, d'autre part, l'encourager à s'exprimer librement et non en fonction des stéréotypes de genre, le milieu médical et pharmaceutique fait plutôt sienne l'idéologie de l'identité de genre et en fait la promotion. Ce milieu a, en fait, contribué à propager cette idéologie avec des expérimentations médicales comme celles de John Money et Robert Stoller, qui ont été les premiers à introduire la notion d'identité de genre, dans les années 1960. Money a contribué à fonder une clinique spécialisée dans l'identité de genre à l'Université John Hopkins, en 1966. Aujourd'hui, le nombre de ces cliniques explose, avec l'engouement pour le transgenrisme.

25. Transgender Trend, « Are puberty blockers reversible? The NHS no longer says so » ; en ligne : <<https://www.transgendertrend.com/nhs-no-longer-puberty-blockers-reversible>>, consulté le 12 janvier 2023.

La médecine transgenriste est extrêmement lucrative : ayant réussi à faire en sorte qu'une bonne partie des gens se demandent maintenant si leur corps correspond à « l'identité de genre » qui se cache dans leur cerveau et qui définirait leur soi « authentique », le « sens interne de qui ils sont », cette médecine prétend ensuite donner la solution à un « problème » qu'elle contribue à créer en insérant ce doute dans les esprits. Si, après avoir scruté son « âme », l'individu en vient à la conclusion qu'il n'est pas dans le « bon corps », la médecine transgenriste peut lui proposer différentes interventions qui l'aideront à enfin être dans le « bon corps » ou à « affirmer son genre ». Ce rêve prométhéen de toute-puissance médicale permet ainsi à l'individu de se faire croire qu'il a réussi ce que la nature rend impossible : le passage d'un corps d'homme à un corps de femme, ou vice-versa.

La féministe Exulansic, connue pour ses vidéos où elle expose la médecine transgenriste, preuves à l'appui (c'est-à-dire en utilisant les documents fournis par le milieu médical lui-même), affirme que la notion d'identité de genre, telle que perçue par ses idéologues, serait une sorte de déité, de divinité mystique, personnelle, immatérielle et non mesurable qu'il nous faudrait questionner. La féministe dénonce sans relâche la propagation de l'idéologie de l'identité de genre par le milieu médical lui-même. Elle commente ainsi une vidéo Zoom de l'Hôpital pour enfants de Boston dans laquelle on apprend que le personnel médical incite des enfants à « explorer » leur genre. « C'est un parcours personnel (*a personal journey*) », y apprend-on. Une exploration du « genre » qui peut amener un individu à définir son identité d'une façon, puis d'une autre. Comme l'affirme Exulansic : « Ils savent qu'ils ne font que conforter le délire d'un enfant. Il n'y a pas de critères leur permettant de dire : “Cet enfant a tort”²⁶ », puisque l'identité de genre ne peut être prouvable, ni réfutable. L'enfant indiquerait ainsi son « genre », par ses gestes et ses paroles, et ce serait aux adultes d'« affirmer » cette « vérité » qui serait inscrite dans les profondeurs de la conscience de l'enfant, abandonnant ainsi à l'égard de l'enfant leur rôle de guides dans l'acquisition de connaissances²⁷. « Les seules personnes qui savent réellement quel est leur genre sont les personnes elles-mêmes », affirme Kerry McGregor, psychologue à cet hôpital. Donc, il ne s'agit plus, pour les praticiens, de vérifier un état ou de le réfuter, ce qui est le rôle de la science, mais d'« affirmer » l'autodiagnostic du patient. On apprend aussi dans cette vidéo que les bloqueurs de puberté peuvent être prescrits dès

26. *Boston Children's Hell*, vidéo d'Exulansic ; en ligne : <<https://exulansic.substack.com/p/video-boston-childrens-hell-full>>, consulté le 14 janvier 2023.

27. La journaliste Barbara Kay s'est questionnée sur ces nouveaux oracles du genre, qu'ils soient parents ou praticiens : « Toute personne rationnelle devrait se demander comment cette mère en est venue à croire que chez un enfant de deux ans, un comportement, *n'importe quel comportement*, pouvait constituer un indicateur fiable d'une identité permanente et authentique entrant en totale contradiction avec son être corporel et *valant la peine de prendre des mesures draconiennes, au risque d'impacter sa vie de manière potentiellement irréversible*. » Propos tirés de : Barbara Kay, « Les oracles du genre et leurs saints enfants » ; en ligne : <<https://www.partage-le.com/2022/09/21/les-oracles-du-genre-et-leurs-saints-enfants-par-barbara-kay>>, consulté le 12 janvier 2023.

l'âge de 9 ans. Sur le site de cet hôpital, il est indiqué que la mastectomie pour des adolescentes se pensant garçons peut être pratiquée dès l'âge de 15 ans²⁸. La nouvelle religion de l'identité de genre s'avère extrêmement lucrative pour ces hôpitaux et ces médecins, qui ont oublié depuis longtemps leur serment d'Hippocrate.

Comme l'explique Janice G. Raymond :

Il existe peu d'autres contextes médicaux dans lesquels une opération chirurgicale majeure est pratiquée sur des organes sains et où la pathologie est réellement créée par les traitements. En médecine traditionnelle, une pathologie physique existante est la raison du traitement. Dans la médecine transgenriste, la charrette passe avant les bœufs. Les traitements hormonaux et les interventions chirurgicales sont effectués sans référence à aucune norme traditionnelle de besoin corporel, laquelle exigerait que les organes soient endommagés ou malades d'une manière ou d'une autre avant le retrait. En d'autres termes, il n'y a pas de raison médicale habituelle expliquant le traitement hormonal et chirurgical. En termes d'éthique médicale, ces traitements étaient traditionnellement reconnus comme des mutilations corporelles et qualifiés d'iatrogènes, ou de maladies induites par le médecin²⁹.

Des milliers d'enfants et d'adolescents servent ainsi de cobayes à la médecine transgenriste, qui a cru bon d'utiliser chez des enfants un médicament servant à la castration chimique d'adultes (les bloqueurs de puberté), enfants qui ne pourront ainsi développer une puberté normale. Si on leur administre ensuite des hormones de l'autre sexe, ils subissent plusieurs conséquences, dont la stérilité, des problèmes sexuels, des problèmes de densité osseuse et des problèmes psychologiques. Au Royaume-Uni, une jeune femme, Keira Bell, a d'ailleurs intenté une poursuite contre la clinique qui l'a traitée à une époque où elle était mineure et se considérait comme un garçon dans le mauvais corps³⁰.

Les « standards de soin » de la médecine transgenriste sont émis par la WPATH, la World Professional Association for Transgender Health, soit l'Association professionnelle mondiale pour la santé des personnes transgenres, basée aux États-Unis. Cette association, qui ne recommande pas un nombre minimum de rencontres avant de commencer les traitements, est responsable de l'abaissement de l'âge

28. Voir cette section du site du Boston Children's Hospital : <<https://www.childrenshospital.org/treatments/chest-reconstruction>>, consulté le 12 janvier 2023.

29. Raymond, *op. cit.*, p. 34. Notre traduction.

30. Transgender Trend, « The Supreme Court decision in the Keira Bell case is not a loss » ; en ligne : <<https://www.transgendertrend.com/supreme-court-decision-keira-bell-case-is-not-a-loss>>, consulté le 12 janvier 2023.

des patients pouvant recevoir ces traitements. Selon Johanna Olson-Kennedy, la directrice d'une importante clinique américaine pour les jeunes transgenres, « la possibilité qu'un jeune change d'idée ne devrait pas constituer un frein à des interventions chirurgicales sur des mineurs³¹ ». Si ces personnes changent d'idée plus tard (comme c'est le cas pour les « détransitionneuses », des filles et des femmes ayant quitté ce mouvement idéologique et ayant cessé de se dire *transhommes*), elles n'auront qu'à se faire poser des seins, ajoute Olson-Kennedy. Ça doit être cela, « l'exploration du genre » dont font la promotion ces praticiens... Dans l'optique de cette nouvelle ingénierie du corps, ce dernier devient alors une simple matière détachable en parties et non un tout organique. En faisant de ces parties des objets de consommation comme d'autres, la médecine transgenriste promet de satisfaire une « quête d'authenticité » basée non pas sur la reconnaissance de ce que nous sommes comme vivants sexués, mais sur un alignement de la « matière corporelle » de l'individu sur ce que sa déité du genre lui indiquerait de faire.

Et puisque ces identités de genre sont lucratives, pourquoi se contenter de seulement deux identités disponibles et ne pas en inventer de nouvelles : non binaire, agendre, etc. ? Parmi les autres identités décrites par la WPATH dans ses recommandations, on retrouve maintenant celle d'eunuque, une vieille pratique consistant à castrer les individus et qu'on croyait peu compatible avec la science moderne et les avancées en termes de droits humains. Ainsi : « En tant que telles, les personnes eunuques sont des personnes de genre non conforme qui ont besoin de soins requérant une affirmation médicale du genre³² », selon la WPATH.

Un essentialisme désincarné ?

Avons-nous affaire à un nouvel essentialisme ? L'essence, c'est ce qui est propre à quelque chose. L'essentialisme, c'est de présumer de manière arbitraire ce qui est propre à une chose. Par exemple, on considère essentialiste le fait d'attribuer certaines caractéristiques aux femmes de manière arbitraire, donc sans que ces caractéristiques définissent nécessairement ce qu'est une femme. Ce qu'on a appelé la « nature féminine », par exemple, consistait à associer aux femmes une série de caractéristiques artificielles ou de comportements (par exemple, en affirmant qu'une

31. Citée dans Émilie Dubreuil, « Je pensais que j'étais transgenre » ; en ligne : <<https://ici.radio-canada.ca/info/2019/05/transgenre-sexe-detransitionneurs-transition-identite-genre-orientation>>, consulté le 12 janvier 2023.

32. Citée dans Nicolas Casaux, « L'«identité de genre» dite «eunuque» de la WPATH ou la déraison ostensible des idéologues trans » ; en ligne : <<https://www.partage-le.com/2022/09/17/1-identite-de-genre-dite-eunuque-de-la-wpath-ou-la-folie-ostensible-des-ideologues-trans-par-nicolas-casaux>>, consulté le 12 janvier 2023. On peut prendre connaissance des « standards de soins » de la WPATH sur ce site : <<https://www.tandfonline.com/doi/pdf/10.1080/26895269.2022.2100644>>, consulté le 20 janvier 2023.

« vraie » femme doit nécessairement procréer et s'occuper des enfants). C'est la manière conservatrice ou traditionnelle de concevoir les femmes. Dans cette vision, il y aurait donc adéquation entre ce que tu es et ce qui est attendu de toi, de ton agir. Le sexe et le genre (les rôles sociaux de sexe) apparaissent, dans cette optique conservatrice, comme étant dans un même bloc.

Les existentialistes se sont opposés au point de vue essentialiste et ont affirmé que le sujet n'a pas de destin tracé d'avance, qu'il peut *devenir*. Simone de Beauvoir s'inscrit dans cette philosophie, mais avec quelques bémols : elle affirme qu'il est plus difficile pour les femmes d'avoir la liberté de choisir, à cause de contraintes à la fois sociales et biologiques (la grossesse, par exemple, peut leur être imposée). Elles doivent toutefois pouvoir, elles aussi, échapper à un « destin » et *devenir*.

Les féministes, en particulier celles de la deuxième vague et à la suite de Beauvoir, vont chercher à distinguer ce qui relève du sexe et ce qui relève du genre (ou des rôles sociaux de sexe) et remettre en question les injonctions sociales qui ne font pas partie de la définition de ce qu'est une femme, mais qui sont perçues comme telles par un point de vue conservateur, sexiste. Sexe et genre n'apparaissent donc plus, dans cette optique, dans un même bloc. Le genre est vu en quelque sorte comme un discours sur le sexe. Il n'est pas au même niveau que le sexe, qui est une réalité du monde naturel qui nous est imposée. Le genre est un discours que l'on peut remettre en question comme n'importe quel discours ou norme sociale. Alors que le sexe est relatif au vivant, qui impose ses limites.

Donner une définition de ce qu'est une femme (femelle adulte de l'espèce humaine) ne constitue pas de l'essentialisme, contrairement à ce que prétendent des idéologues du genre cherchant à qualifier les féministes critiques du genre d'essentialistes et de conservatrices (ce qui est absolument faux). Une telle définition ne sous-entend aucunement un *devenir* particulier, ni ne réduit les femmes à cette définition ou à la procréation. La vie des femmes, femelles de l'espèce humaine, et des hommes, mâles de l'espèce humaine, peut être plurielle, elle peut être le lieu de plusieurs possibilités. D'ailleurs, les hommes qui veulent être perçus comme femmes expriment *l'un des devenirs possibles de l'homme*. Ils ne représentent pas l'un des devenirs possibles de la femme, même si les inversions de la novlangue du genre cherchent à imposer cette idée.

L'idéologie de l'identité de genre nous ramène à une nouvelle forme d'essentialisme en associant aux termes « femme » et « homme » un comportement social jugé « féminin » ou « masculin ». Cette idéologie différencie certes sexe et genre, mais, contrairement aux points de vue féministe et existentialiste que nous venons d'évoquer, elle ne remet pas en question les injonctions sociales associées à l'un ou l'autre sexe, mais soustrait plutôt le corps de l'équation. Le sexe est évacué. C'est une forme d'essentialisme dématérialisé, désincarné. C'est donc le genre qui déterminerait si on est homme ou femme. Être « femme » ou « homme » dépendrait d'une

sorte d'identité personnelle plus ou moins liée à un ensemble de caractéristiques, de marqueurs, de symboles, traditionnellement associés à ce qu'on a historiquement appelé des hommes et des femmes. Ces marqueurs sociaux associés aux femmes et aux hommes n'existeraient pourtant pas s'il n'y avait pas eu des êtres humains mâles et femelles (sur lesquels on a pu projeter ces discours). Mais dans l'idéologie de l'identité de genre, ces marqueurs sociaux « refonderaient » ce que nous nommons les hommes et les femmes, tout en invisibilisant les objets du monde (les sexes) qui sont à l'origine de l'apparition de ces marqueurs sociaux.

Il s'agit bien d'un essentialisme au sens qu'il y a utilisation du mot « femme » en référence à une série d'éléments culturels associés historiquement aux femmes (femelles de l'espèce humaine). L'essentialisme désincarné du transgenrisme se trouve indirectement à renforcer un essentialisme au sens traditionnel (incarné) en sous-entendant que toutes les femmes (femelles de l'espèce humaine) qui ne remettent pas en question le fait qu'elles sont des femmes seraient de « genre féminin ». La seule différence d'avec l'essentialisme traditionnel se trouve alors dans la porte de sortie que l'on offre aux femmes pour échapper à leur « genre » : nier qu'elles sont des femmes (ce qui peut impliquer le recours à la médecine transgenriste). Cette « porte de sortie » nous apparaît déshumanisante et une mauvaise solution face aux normes du « genre » (les rôles sociaux de sexe), qu'il nous faudrait remettre en question plutôt que d'en faire la nouvelle définition des mots « femme » et « homme ».

Tout cela est donc assez ridicule puisque la construction sociale de la femme et de l'homme (le genre) vient de notre interprétation (arbitraire) de cette réalité de la différence sexuelle. Les « genres » se sont construits à partir de notre observation de la différence sexuelle, à partir du sens que les sociétés ont cherché à donner à cette réalité incontournable des sexes. On ne peut pas élaborer un discours sur les sexes s'il n'y a pas de sexes. On peut remettre en question ce discours, bien sûr (c'est ce que les féministes ont fait), mais ce discours n'aurait jamais été élaboré si l'humain n'avait pas constaté la différence des sexes et essayé de la comprendre, de lui donner du sens, avec les moyens intellectuels, symboliques dont il dispose, et qui, heureusement, évoluent, changent.

Les idéologues du genre tiennent donc à faire du discours sur les sexes la définition même de ce que seraient les femmes et les hommes et rejettent la base organique, vivante, sur laquelle ce discours s'est élaboré historiquement.

On peut remettre en question les symboles, mais remettre en question notre dimension sexuée, que nous partageons d'ailleurs avec d'autres espèces (celles qui ne sont pas unicellulaires), est extrêmement problématique. Va-t-on également nier le sexe des animaux ? Le sexe, on ne peut pourtant l'évacuer. Il fait partie de notre réalité de vivant comme de celle de nombreuses autres espèces. Comme l'affirme Sylviane Agacinski : « Il serait plus logique de repenser les normes et leurs fondements que de dénier une sexualité qui ressurgit nécessairement, tantôt au travers des

genres dont on croit qu'ils la subvertissent [...], tantôt face à la nécessité de recourir, d'une façon ou d'une autre, à l'autre sexe pour faire des enfants³³. » Il serait également plus logique de repenser les normes culturelles concernant les hommes et les femmes plutôt que de soumettre les corps à des expérimentations médicales visant à les rendre semblables, de manière artificielle, à l'autre sexe, en vertu des préférences personnelles des individus (associées culturellement à l'un ou l'autre sexe)³⁴.

Le monde animal nous rappelle également la dimension incontournable du dimorphisme sexuel. La pensée que l'on retrouve chez Butler et dans l'idéologie actuelle de l'identité de genre occulte la dimension organique des corps vivants et ne retient qu'une matérialité non organique, à la pièce. Il s'agit d'une sorte de constructivisme biotechnologique, que l'on retrouve également dans le transhumanisme. Dans cette idéologie, « les corps deviennent façonnables par l'habitude et configurables à partir de normes imposées de façon discursive³⁵ ».

Robert Jensen, écrivain et ancien professeur de journalisme à l'Université du Texas à Austin, fait des parallèles entre notre incapacité contemporaine à accepter les limites de nos corps et notre incapacité à voir les limites de notre environnement naturel. Il explique : « Il y a des limites à nos corps et aux écosystèmes dont nous faisons partie. Le refus de ces limites est l'une des plus grandes menaces à la possibilité d'une présence humaine continue à grande échelle sur la planète³⁶. » Il ajoute : « Nous sommes des organismes vivant dans des écosystèmes, faisant partie d'une écosphère, non séparés mais faisant partie d'un monde vivant plus vaste. Nous devrions rejeter l'idée que les êtres humains ont le droit et/ou la capacité de dominer la nature, mais aussi rejeter l'idée naïve que les êtres humains peuvent vivre dans un état de nature mythique³⁷. » L'idéologie de l'identité de genre correspond, selon lui, à une incapacité d'admettre les limites du vivant et à une recherche de contrôle irrationnel et effréné sur les organismes vivants.

Cette idéologie de l'identité de genre est une théorie qui évacue complètement l'histoire de l'humanité, notre histoire d'humains en tant que vivants. Elle évacue également la façon dont nos sociétés ont interprété les différences sexuelles historiquement. Nous sommes une espèce fabulatrice, qui aime raconter des histoires, donner du sens à la réalité naturelle qui nous entoure et qui nous est imposée. Notre

33. Sylviane Agacinski, *Femmes entre sexe et genre*, Paris, Seuil, 2012, p. 112.

34. En cela, l'idéologie de l'identité de genre s'avère semblable au transhumanisme, qui se caractérise par une dépolitisation sociale au profit d'une ingénierie humaine hasardeuse. Voir à ce sujet : Nicolas Le Dévédec, *Le mythe de l'humain augmenté : une critique politique et écologique du transhumanisme*, Montréal, Écosociété, 2021.

35. Agacinski, *op. cit.*, p. 125.

36. Robert Jensen, « There are limits: Ecological and social implications of trans and climate change » ; en ligne : <<https://robertwjensen.org/articles/there-are-limits-ecological-and-social-implications-of-trans-and-climate-change>>, consulté le 12 janvier 2023. Notre traduction.

37. *Idem*.

réalité corporelle fait partie de notre condition humaine, elle en est la dimension première. C'est à partir d'elle que s'élaborent nos connaissances, nos fictions. L'idéologie de l'identité de genre erre en faisant de ces discours, de ces impressions, de ces fictions, la définition de ce que sont les hommes et les femmes, car ces discours n'ont rien de stable dans l'histoire de l'humanité. Alors que la distinction entre les sexes est une constante qui se vérifie dans le monde. Les différences entre les sexes demeurent les mêmes partout sur la planète et à différentes époques. Alors que les rôles sociaux de sexe varient d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre.

De plus, l'idéologie de l'identité de genre invisibilise ce que les femmes vivent à travers le monde, car si, selon cette idéologie, être une femme est une identité indépendante du corps, comment peut-on défendre les femmes en tant que groupe sexuel opprimé ? Cette idéologie invisibilise le vécu propre aux femmes du fait de leur corps : grossesses, avortement, entre autres. Et le fait qu'elles sont souvent discriminées, violentées sur cette planète à cause de leur sexe.

Le genre, on peut le remettre en question, on peut le faire évoluer, puisque c'est culturel. Alors que le sexe est une réalité qui nous est imposée. Il est préférable d'accepter cette réalité matérielle organique et de remettre plutôt en question la façon dont on perçoit les hommes et les femmes dans la société.

La négation du sexe au profit du genre, à notre époque, amène à toutes sortes de confusions chez les enfants et les adolescents. Ainsi, de plus en plus d'adolescentes optent pour des changements physiques extrêmes, souvent pas tant parce qu'elles veulent être des hommes, mais parce qu'elles ne veulent pas être des femmes, subir le sexisme, être objectivées sexuellement³⁸. Elles sont mal dans leur peau, comme beaucoup de jeunes filles avant elles. Nos sociétés en sont venues à croire qu'il valait mieux changer les corps que la culture.

Mais cela ne fait souvent que reproduire les mêmes oppressions sous d'autres habits. Ainsi, des jeunes femmes se retrouvent à vivre des mutilations corporelles pour ressembler à des hommes, alors que des hommes *transfemmes* volent les places des femmes dans le sport, s'imposent dans les lieux non mixtes pour femmes, harcèlent des féministes³⁹. Le transgenrisme ne sauvera donc certainement pas les

38. Voir à nouveau Shrier, *op. cit.*

39. Notons que le pourcentage d'hommes *transfemmes* ayant eu recours à des chirurgies « d'affirmation de genre » est dorénavant moins important que celui de femmes *transhommes* (dans le cas de celles-ci, l'opération la plus courante est la mastectomie). On retrouve donc régulièrement des hommes hétérosexuels avec pénis intacts dans les lieux pour femmes. Voir : Ian T. Nolan, Christopher J. Kuhner, Geolani W. Dy, « Demographic and temporal trends in transgender identities and gender confirming surgery », *Translational Andrology and Urology*, vol. 8, n° 3, juin 2019, p. 184-190 ; en ligne : <<https://tau.amegroupp.com/article/view/25593/24252>>, consulté le 31 janvier 2023.

Notons, par ailleurs, que nous ne prônons aucunement la chirurgie des organes génitaux pour ces hommes : nous ne reconnaissons pas plus comme femmes les hommes y ayant eu recours et critiquons toutes formes de mutilations génitales de ce type.

femmes, c'est-à-dire les femelles adultes de l'espèce humaine, bien au contraire. Il fait énormément de mal au féminisme, aux droits des femmes, aux jeunes filles, et ajoute une nouvelle couche d'aliénation par le biais de technologies biomédicales qui promettent un « soi authentique » aux jeunes en quête de sens, tout en nuisant grandement à leur santé, y compris sexuelle et reproductive.

Ce dont nous avons besoin, c'est du contraire de ce que cette idéologie de l'identité de genre préconise. D'une part, il nous faut reconnaître le corps que l'on a, ses limites physiques, et notre qualité de vivant, que nous devrions chérir. Être reconnaissant du corps que l'on a. Être dans l'acceptation de son corps. D'autre part, être en mesure de critiquer les symboles sexistes, les stéréotypes, les préjugés, les rôles sociaux imposés. Critiquer le monde des images dans lequel nous évoluons et qui contribue à l'endoctrinement des jeunes à cette idéologie.

Cette idéologie d'essentialisation du genre et de négation du corps ne peut que nous amener dans un monde qui ne fait plus sens, où on perd le sens de la réalité, où on court après quelque chose qui nous échappera toujours. L'identité de genre est comparable à du sable mouvant, sur lequel on n'a pas de prise. Le transgenrisme est une entreprise qui est vouée à l'échec, car les personnes qui y adhèrent vont toujours courir après ce qu'elles ne peuvent atteindre. De plus, ce qu'elles veulent atteindre n'aurait plus de définition autre qu'une définition circulaire (une femme étant simplement, selon les idéologues du genre, une personne s'identifiant comme telle). Comment *être* alors ce qu'on ne peut plus définir ?

Conclusion

Les êtres humains ont besoin de nommer le caractère sexué des individus, une réalité qui fait partie de notre condition humaine de manière évidente, intuitive. Nul besoin d'être médecin ou biologiste pour dire ce qu'est une femme ou un homme, respectivement les femelles et les mâles de l'espèce humaine. Il s'agit d'un élément important de ce que nous sommes en tant que vivant. Connaître son sexe est sans doute la deuxième connaissance la plus importante à acquérir. La première est de savoir que l'on est humain et que cela implique d'avoir telles et telles caractéristiques nous permettant de manger, nous déplacer, etc. La deuxième est de savoir quel type d'humain on est (homme ou femme), ce qui implique de connaître, entre autres, la façon dont on se reproduit, qui est une information particulièrement importante à savoir, autant pour ceux qui veulent se reproduire que pour ceux qui ne le veulent pas. Les informations sur notre espèce et sur ce qui caractérise les mâles et les femelles de notre espèce sont vitales.

Le dimorphisme sexuel et la reproduction sont ce qui nous permet de survivre comme espèce. Ils sont ce qui nous a rendus vivants. Réduire les hommes et les femmes à des « identités », à des « sentiments » orientés vers des marqueurs sociaux,

tout en occultant leur dimension sexuée, qui les définit pourtant et qui est vitale, s'inscrit dans une pensée de la haine de soi et du vivant.

Il apparaît crucial de pouvoir réfléchir sur la question de l'identité de genre, sur les implications de cette idéologie, qui sont multiples. Contrairement à ce qui nous est présenté dans le discours dominant des médias, l'identité de genre ne concerne pas uniquement quelques individus qui s'en réclament : redéfinissant une part fondamentale de ce que nous sommes (des hommes et des femmes), elle nous concerne tous. Comme l'affirme Janice G. Raymond : « Les réclamations concernant le transgenrisme pourraient affecter la vie de tous. Une fois que la biologie, l'histoire et l'expérience de ce que signifie vivre dans un corps sexué sont rejetées, il n'y a plus de pierre de touche, en particulier pour les enfants qui se retrouvent à devoir choisir un genre, avec la confusion que cela implique⁴⁰. »

La négation de la réalité est l'une des composantes que l'on retrouve dans les idéologies totalitaires. Ainsi, comme le rappelle Freitag, « la menace totalitaire la plus radicale réside dans la négation du principe de réalité, impliquant la négation de toute altérité⁴¹ ». Dans l'optique husserlienne, l'autre, quel qu'il soit, me permet de reconnaître l'existence d'un monde commun. Par ailleurs, la différence sexuelle, l'un et l'autre sexe, implique la reconnaissance d'une altérité fondamentale et fondatrice de notre humanité et de notre possibilité d'être vivant.

Il n'est donc pas étonnant que les idéologues de l'identité de genre cherchent à faire taire tous leurs opposants, de façon à imposer leur nouvelle « vérité » (« les femmes trans sont des femmes »), qui s'avère, en fait, une *double pensée* au sens orwellien (ces « femmes » étant des hommes) ou une rupture avec le principe de non-contradiction. Cela implique également une négation des connaissances et des mots que nous avons en commun et qui nous permettent de décrire le réel. Pour atteindre cet objectif, le recours à la censure et à la « culture de l'annulation », visant à « désinviter » les « mécréants » rejetant l'idéologie de l'identité de genre ou même ceux qui émettraient simplement des désaccords concernant une partie de leurs revendications, est courant.

Parmi les dernières victimes de ces (nombreuses) actions visant à faire taire un dissident de cette idéologie, mentionnons l'annulation récente de Robert Wintemute, professeur de droit au King's College de Londres, défenseur des droits des gais depuis plus de trente ans et allié des féministes. Wintemute est également un des signataires de la première mouture des Principes de Jogjakarta (en 2007), donnant des recommandations concernant les droits humains en lien avec l'orientation sexuelle et l'identité de genre et influençant les politiques internationales des quinze dernières

40. Raymond, *op. cit.*, p. 24.

41. Freitag, *op. cit.*, p. 378.

années touchant, entre autres, à l'identité de genre. Au cours des dernières années, Wintemute est devenu de plus en plus critique face à certains éléments des Principes de Jogjakarta et s'est exprimé à ce sujet dans divers articles. Il s'inquiète des impacts de cette idéologie sur les femmes, les enfants et les minorités sexuelles. Il a aussi défendu le cas de Maya Forstater, une féministe britannique ayant été congédiée par son employeur après avoir soutenu publiquement que la réalité des sexes ne devrait pas être occultée⁴².

Le professeur Wintemute n'a pas pu donner sa conférence à McGill, car des manifestants sont venus perturber l'événement, forçant son annulation. Deux femmes ont d'ailleurs été violentées lors de l'événement⁴³. L'organisateur de la manifestation a, entre autres, comparé le professeur Wintemute à un cannibale, rien de moins !

Un autre événement récent concerne le Café Laïque de Bruxelles, qui avait invité les deux auteures du livre *La fabrique de l'enfant transgenre*, Caroline Eliacheff et Céline Masson, deux psychanalystes dénonçant la médicalisation des mineurs en « dysphorie de genre ». Le lieu de l'événement a été pris d'assaut par des activistes de l'identité de genre qui ont forcé l'entrée de la salle et ont projeté des excréments d'animaux à l'intérieur du local. Comme l'affirment les signataires d'une tribune dénonçant ces agissements :

La signification du geste est lourde de sens. La merde est le symbole du rabaissement total de l'être humain, c'est un symbole de sa déshumanisation absolue. La langue commune en est la preuve : « être une merde » c'est être en dessous de ce qu'est l'être humain, c'est sa négation même. [...] Dans le livre de Ludo van Eck *Zo was het in Dachau* (C'était à Dachau), l'auteur décrit comment les nazis s'amusaient à obliger les prisonniers à nettoyer les excréments. On utilisait ce moyen aussi dans les prisons communistes pour humilier les prisonniers. [...] L'idéologie transactiviste agressive, militante, maintenant coprophile, qui conteste violemment toute retenue et toute prudence à l'égard des décisions d'intervenir sur le corps des jeunes en pleine construction psychique, est

42. Robert Wintemute, « Belief vs. Action in Ladele, Ngole and Forstater », *Industrial Law Journal*, vol. 50, n° 1, 2021, p. 104-117 ; en ligne : <<https://doi.org/10.1093/inlaw/dwaa030>>, consulté le 16 janvier 2023.

Notons qu'un tribunal britannique a décrété que Forstater avait été victime de discrimination : Rachel Cooke, « Les femmes peuvent enfin exprimer leurs convictions » ; en ligne : <<https://tradfem.wordpress.com/2022/07/12/les-femmes-peuvent-enfin-exprimer-leurs-convictions-maya-forstater/>>, consulté le 16 janvier 2023.

43. Jonathan Kay, « A mob stormed a feminist event at McGill Law School—in defence of gender justice, of course » ; en ligne : <<https://quilllette.com/2023/01/12/feminists-tried-to-meet-at-mcgill-law-school-fortunately>>, consulté le 16 janvier 2023.

une véritable idéologie totalitaire, qui défend l'expérimentation sur l'humain, et pire, sur l'enfant⁴⁴.

Il ne s'agit pas d'affirmer que chaque personne faisant partie de ce mouvement idéologique, prise individuellement, est violente et défend ce type d'actions. La plupart des individus qui en font partie nous apparaissent davantage comme des victimes de ce mouvement idéologique. Ils peuvent aussi, comme c'est le cas dans les sectes ou dans d'autres mouvements idéologiques, être à la fois des victimes de cette idéologie et des censeurs, des recruteurs et des militants agressifs : convaincus de cette nouvelle « vérité », ils souhaitent la propager et empêcher tout débat. Il ne s'agit pas non plus de créer une fausse dichotomie entre les militants transgenres et les autres personnes transgenres souhaitant simplement la « vie tranquille », une distinction qui nous apparaît un peu simpliste et qui est répandue. D'abord, parce que le privé est politique et ensuite, parce qu'on ne voit pas au nom de quoi les personnes transgenres ne pourraient pas militer, comme n'importe quelle catégorie de la population. De plus, de nombreux militants de l'identité de genre ne sont pas transgenres, mais sont des « alliés » appuyant les politiques liées à l'identité de genre pour différentes raisons (ce peut être des membres de la famille, des éducateurs ou des militants antifascistes s'étant trouvés une nouvelle cause : combattre des féministes et d'« ignobles » défenseurs de la réalité des sexes !).

Il s'agit de montrer qu'une tendance totalitaire est à l'œuvre dans cette idéologie et de ne pas tenter de justifier ses errements et ses excès, sous couvert de défendre des minorités. Il s'agit d'affirmer ce que nous sommes comme vivants et de ne pas laisser les générations actuelles et futures être endoctrinées par une idéologie qui n'est ni cohérente ni émancipatrice. Il s'agit de refuser des changements de définitions de mots visant à créer une confusion (dès le plus jeune âge) et de s'opposer vivement à la médecine transgenriste (en tout premier lieu celle exercée sur des mineurs). Il nous faut plutôt proposer d'« affirmer » le corps (plutôt que le genre), de le reconnaître tel qu'il est, et de remettre en question les normes sociales « genrées » contraignantes. Toutes les fois où des idéologues de ce mouvement tentent de nous faire taire, il nous faut rappeler l'importance de pouvoir exprimer un discours critique à son sujet.

44. Collectif, « Café Laïque vandalisé : “La merde, l'ultime argument des activistes néo-fascistes trans” » ; en ligne : <<https://www.lexpress.fr/idees-et-debats/cafe-laique-vandalise-la-merde-lultime-argument-des-activistes-neo-fascistes-trans-PQW4LDHJGVDZBAJ6I76IMWENSU>>, consulté le 16 janvier 2023.